

teurs sont disparus. Songez au nombre de ceux qui restent dans cette Chambre parmi les sénateurs qui ont été nommés lors de la confédération. Nous n'en voyons plus que quatre. Mon honorable ami, qui siège en face de moi (l'honorable M. Miller) est un de ceux-ci. Le sénateur Dickey, que chacun respecte comme un homme de talent et habile en est un autre. Il est maintenant cloué sur un lit de douleur et il est probable que nous ne le reverrons plus. Et puis nous avons le vénérable sénateur Wark, que j'espère revoir ici. Qu'il me soit permis de faire avec sincérité une proposition au secrétaire d'Etat. M. Wark a maintenant cent ans. D'après ce que l'on me dit, il sera ici bientôt. Je suggère que mon honorable ami demande au ministre des Chemins de fer de mettre à sa disposition un char du gouvernement afin qu'il puisse voyager avec plus d'aise et de confort. Je suis certain que personne dans le pays n'objectera à cela. Tout ce que l'on a à faire c'est d'appeler sur ce fait l'attention de la Compagnie du chemin de fer Canadien du Pacifique, et je suis certain qu'il le transportera avec rapidité et avec plaisir. Le suivant, le seul autre qui reste des sénateurs nommés primitivement, est mon ami intime M. Aikens. Il a été longtemps retenu à sa chambre, et à un certain moment, j'ai cru à peine que je le reverrais ici. Je suis cependant heureux d'apprendre qu'il se rétablit et j'espère qu'avant la fin de la session nous aurons le plaisir de le voir dans cette Chambre, au moins pendant quelque temps. Il y a une autre vacance, et je la regrette profondément, tant pour des raisons personnelles que pour des raisons politiques : c'est la vacance créée par M. Masson et annoncée à la Chambre par un rapport du greffier au président.

J'ai eu le plaisir d'être dans le ministère avec M. Masson durant plusieurs années. J'ai siégé avec lui dans la Chambre des communes et dans cette Chambre-ci. Je ne désire pas vous entretenir longuement de lui, mais je dois dire qu'un homme plus honnête et plus consciencieux n'a jamais siégé au parlement, n'a jamais rempli son devoir envers son pays plus fidèlement que l'honorable M. Masson. C'est la réputation dont il jouit parmi ceux qui ont été liés avec lui. Quand nous considérons les changements rapides qui se sont opérés

récemment, nous devons nous attendre à céder bientôt la place aux autres. Avant de commencer les quelques remarques que je dois faire au Sénat, j'ai cru qu'il était de mon devoir de parler des amis avec lesquels j'ai été en rapport personnellement et politiquement, et je ne puis m'empêcher de citer ici le vieux dicton : "Quelles ombres nous sommes et quelles ombres nous poursuivons !"

L'adresse que nous sommes appelés à étudier durant quelque temps n'a pas, à mon avis, le caractère qu'a prétendu si habilement et si éloquemment mon honorable ami de Rideau (M. Frost) si je puis l'appeler ainsi à présent. Avant d'aller plus loin, il me permettra de le féliciter sur son premier effort oratoire. Après avoir entendu son discours, j'ai cru qu'il avait peu raison de solliciter notre indulgence. Quelle que soit l'expérience qu'il a eue dans le passé, il n'a donné aucun signe du manque de confiance qu'il prétende avoir en lui-même. Si une assertion a fait sur moi une plus forte impression qu'une autre, c'est celle dans laquelle il a dit que sir Wilfrid Laurier a redécouvert le Canada. J'étais sous l'impression que le Canada avait été découvert il y a longtemps. Je me rappelle que feu M. Mercier réclamait pour lui et pour son parti le mérite d'avoir découvert le lac Saint-Jean. C'était au moment où l'on construisait un chemin que nous avons si libéralement subventionné. Le premier ministre du Canada a réclamé le mérite d'avoir découvert le nouvel Ontario, et voici maintenant mon honorable ami que déclare que le très honorable sir Wilfrid Laurier a redécouvert le Canada. Je ne sais pas si l'honorable sénateur a lu l'historien Parkman. Je sais que je l'ai lu, moi, avec plaisir, et j'étais sous l'impression que Cabot et Cartier avaient eu quelque chose à faire avec la découverte du Canada.

S'il lisait Parkman, il verrait les souffrances qu'ont endurées les jésuites en traversant tout le pays et en marchant vers l'ouest jusqu'au Mississipi, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, même jusqu'au golfe du Mexique. Mais je suis bien prêt à porter à l'actif de messieurs les libéraux tout ce qu'ils ont fait, et je serais le dernier à vouloir les priver du mérite qui leur appartient, si réellement ils ont fait quelque chose pour augmenter la prospérité du pays. Je dois de-